

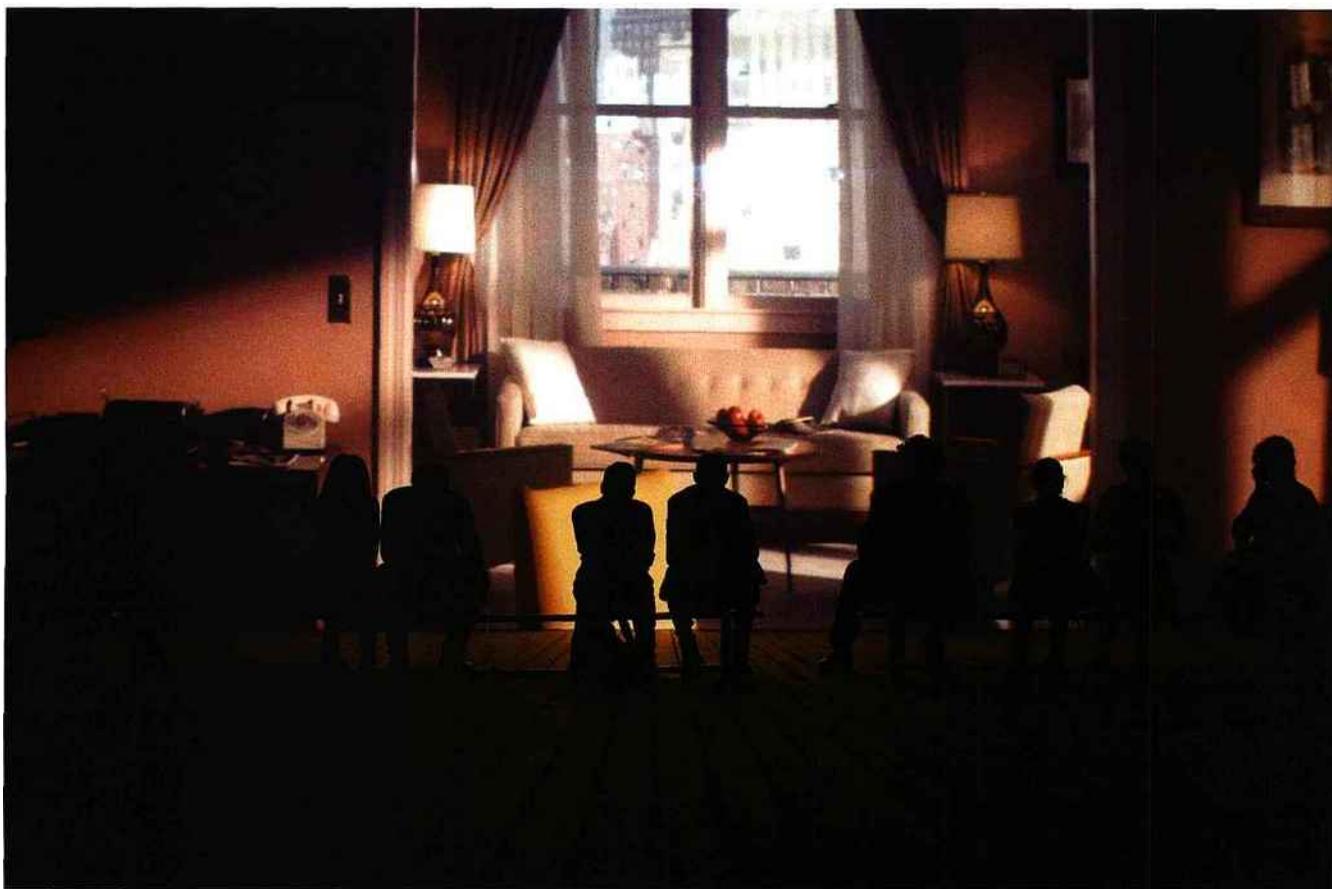


*Philippe Parreno est un artiste français à la renommée internationale, connu pour ses installations et ses films aux concepts hyper-fouillés. Au moment de l'entretien, il est en pleine préparation de son expo au Palais de Tokyo. Il nous a reçus dans son appartement parisien.*

TEXTE: CAMILLE MOULONGUET

## Philippe Parreno

### Simuler la vie



**Fisheye** Quelle place occupe la vidéo dans votre exposition au Palais de Tokyo ?

**Philippe Parreno** Je ne montre quasiment que des films, il y a aussi des dispositifs avec des choses plus abstraites qui alimentent la mise en scène. J'expose des choses impalpables. Ce sont plus des sensations et des perspectives que des objets. L'exposition a été conçue comme une promenade dans un parc. Cela tient autant de l'exposition que du design urbain. J'ai voulu exprimer une lecture de l'espace à travers des objets, des films, une musique sur un piano, une lumière qui vacille. L'exposition est la coordination de tous ces événements dans une séquence de temps.



EXTRAIT DE MARILYN.

**Pourquoi avoir choisi la vidéo comme moyen d'expression ?**

Avec la vidéo, ce qui m'intéressait, ce n'était pas tellement le médium, mais le fait de pouvoir mesurer dans le temps l'objet, avec l'idée que c'était la performance qui primait. Quand j'étais étudiant, j'avais des amis en école de cinéma et, d'emblée, nous n'étions pas sur le même terrain. Ils se concentraient sur le film et moi je m'intéressais à tout autre chose. Chez Renouir, ce qui me passionnait, c'était ses constructions. Je n'ai pas troqué la peinture pour la vidéo. Et je me suis servi de la vidéo pour enregistrer la

fabrication d'un objet d'art. En cela, c'était très différent de Bill Viola ou de mes aînés qui, eux, étaient passés de la peinture à la vidéo.

**Un des films que vous présentez s'appelle Marilyn. De quoi parle-t-il ?**

Le principe de ce film est de dire que l'image de Marilyn a tué son sujet. Avec l'Ircam (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique), on a recréé la voix de Marilyn Monroe, puis on a inventé un robot qui écrit comme elle et, enfin, la caméra qui est son œil. C'est vraiment un portrait biométrique. Marilyn erre dans cet espace dont elle ne peut sortir. Elle écrit ce qu'elle voit, elle dit ce qu'elle écrit et elle voit ce...

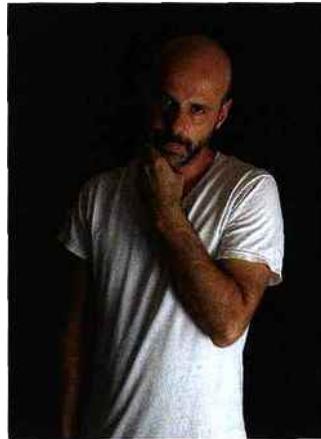
qu'elle écrit, elle est dans une espèce de boucle infernale et triste. L'image est prisonnière de sa propre nature.

**Ce thème du réel et de l'irréel est-il très présent dans votre travail ?**

Oui, j'ai appelé le deuxième film que je présente au Palais de Tokyo *C.H.Z.* [Continuously Habitable Zone, ndlr], car c'est le nom qu'on donne aux planètes lorsqu'il y a une possibilité de vie. J'avais lu un article publié dans une revue scientifique qui expliquait qu'une photosynthèse était possible sur certaines planètes. L'article se terminait sur l'annonce de la « possibilité d'une photosynthèse noire ». C'était l'origine du projet: planter sur Terre l'éventualité d'une planète alien. Avec un paysagiste, nous avons donc créé un jardin, très simple et très noir. Le jardin aujourd'hui n'a aucune raison d'exister sans le film, chaque perspective donnée par la scène sans la caméra devient un trompe-l'œil.

**Vous avez également créé un film spécialement pour cette exposition...**

Dans l'espace du Palais de Tokyo, il y avait cette très jolie entrée avec une grande perspective. C'est la lecture de l'espace qui m'a donné l'idée de ce troisième film. J'ai installé un écran LED de 7 mètres qui montre des lettres très ajourées avec un espace de 2 à 3 cm entre elles. À 30 mètres, on voit une image parfaite et on entend très bien. Il y a un point sonore qui est établi loin de l'image. Plus on s'approche de l'image, moins on la voit puisqu'elle devient presque transparente, et moins on la perçoit puisqu'on laisse le son derrière soi.



PHILIPPE PARRENO 2012

**Que racontent ces trois films présentés au Palais de Tokyo ?**

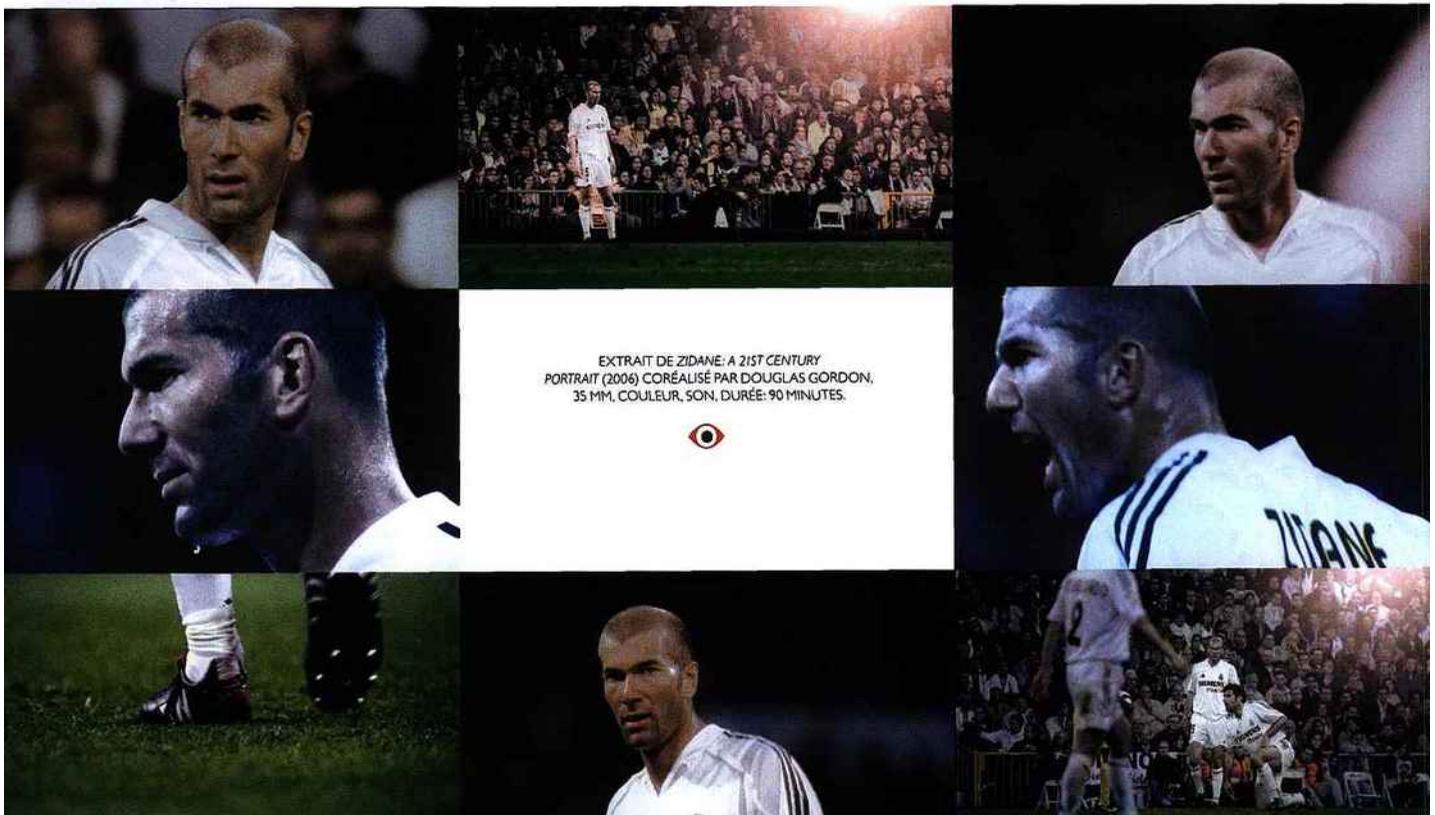
Toute l'exposition est articulée comme une sorte de boîte à musique autour d'un piano qui joue *Petrouchka*, une pièce de Stravinsky. Il y a des boucles et des sous-boucles aux boucles, tout est joué par le piano. Ces trois films posent la question du vivant et du quasi-vivant. Une façon de simuler la vie... Les trois apparaissent au sein d'une partition de Stravinsky qui elle-même pose la question du vivant, puisque le thème de *Petrouchka*, c'est le magicien avec

sa marionnette: la marionnette est tuée et, à la fin, elle réapparaît non plus automate, mais autonome. C'est aussi un peu paranoïaque, dans le sens de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka, c'est-à-dire la peur d'être pris dans une machine.

**Quelle est la différence entre la première vidéo de votre carrière et la dernière ?**

Il y a toujours un point de départ très conceptuel. Mais, avant, la prise de vue était accessoire et le principe était dominant. Il y a toujours cette conviction que le plus important est la manière dont l'image apparaît, son scénario, son script. Et la différence, c'est que maintenant je vais jusqu'au bout des images. En fait, ça a commencé avec mon film *Zidane: A 21st Century Portrait*. J'ai réalisé ce film avec Darius Khondji comme directeur de la photographie, et c'est grâce à lui que je me suis intéressé à la prise de vue. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à regarder du point de vue de la caméra. Au départ, j'avais une réticence concernant le formalisme de la prise de vue. Le concept primait et, après, ce qui en découlait était finalement la part maudite. Mais je continue à établir ce doute. Dans le film *C.H.Z.* sur le jardin, quel est l'objet d'art? Est-ce le film ou le jardin? Il y a toujours en moi une sorte de doute, c'est un peu entre les deux. Aujourd'hui, je commence aussi à prendre du plaisir avec le son que je travaille avec Nicolas Becker. Que ce soit Darius pour l'image ou Nicolas pour le son, ils poussent la logique jusqu'à son paroxysme, et souvent les formes naissent des paroxysmes. ●

© Claudio Casano © Philippe Parreno Douglas Gordon © ADAGP Paris



EXTRAIT DE ZIDANE: A 21ST CENTURY  
PORTRAIT (2006) CORÉALISÉ PAR DOUGLAS GORDON,  
35 MM, COULEUR, SON, DURÉE: 90 MINUTES.

